

LANGAGE DU CORPS ET MISE EN ACTE DANS LE PSYCHODRAME PSYCHANALYTIQUE

Florian Houssier, Annick Bernabéo, Svetoslava Nikolaeva

ERES | « Le Coq-héron »

2014/2 n° 217 | pages 31 à 39

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749241647

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2014-2-page-31.htm>

Pour citer cet article :

Florian Houssier *et al.*, « Langage du corps et mise en acte dans le psychodrame
psychanalytique », *Le Coq-héron* 2014/2 (n° 217), p. 31-39.
DOI 10.3917/cohe.217.0031

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Florian Houssier, Annick Bernabéo,
Svetoslava Nikolaeva¹

Langage du corps et mise en acte dans le psychodrame psychanalytique

M^{me} S. a 62 ans ; en analyse depuis deux ans, elle ne peut pas s'empêcher de fermer la porte qui mène du couloir à l'entrée du cabinet ; sourde à toute allusion concernant cet acte singulier, elle ferme un jour la porte du cabinet, accentuant la question qui se pose quant à cet agir. Alors qu'elle aborde la relation à son père, sévère et ne jouant jamais avec elle, elle se souvient aussi qu'on disait à son père lorsque, enfant, il voulait faire une pause dans son travail aux champs en prenant un livre pour lire dans la paille, que ce n'était pas possible, qu'il fallait travailler tout le temps, « c'était une période moins ouverte », commente-t-elle. Lors de cette séance, l'analyste laisse entendre qu'elle ferme désormais une autre porte et interroge : « Vous me fermeriez la porte au nez ? » Grâce à un climat transférentiel de bonne qualité, M^{me} S. accepte le lien entre l'histoire de son père et la sienne, en sourit et se demande ce qu'elle va faire aujourd'hui, si elle va fermer cette « nouvelle » porte ou non. Cet acte est désormais intégré dans la dynamique transférentielle, appelant l'évocation de résistances, de souvenirs et de représentations ; il révèle surtout un aspect essentiel de la problématique dont souffre M^{me} S., l'absence de rêveries et de jeux dans son histoire infantile.

Sans approfondir plus avant, cette vignette clinique souligne l'importance de quelques points introduisant notre propos : les actes de l'analysant dans une cure font partie intégrante du matériel analysable et ouvrent sur la relance possible d'un espace de jeu ; la représentation d'un espace, l'analyse, privilégiant les mots et associations verbales, pourraient nous faire oublier les enjeux psycho-corporels et leur fonction messagère, à la façon d'un langage des actes directement mis en jeu dans la pratique du psychodrame analytique.

1. Les auteurs de l'article sont, respectivement, meneur de jeu : psychanalyste et cothérapeutes : infirmière et psychologue.

Dans la pratique du psychodrame, l'alternance présence/absence vécue par le patient avec l'analyste-meneur de jeu s'articule avec le temps du jeu et de son après-coup dans la parole et la reprise des affects ; ce temps d'après-coup est celui de l'interprétation, nommée parfois interprét-action.

Le psychodrame psychanalytique individuel implique le passage du message – une scène est énoncée puis choisie et co-élaborée – au jeu. Cette scène initialement préformée est une quête de formalisation symbolique porteuse de sens. Le corps est alors le vecteur et le témoin d'une adresse en attente de reconnaissance et de qualification. Dans le jeu, la diversité et la mobilité des propositions sollicitent chez le patient un potentiel d'identifications restées en attente de forme et de signification.

L'acte, une forme de symbolisation

Depuis Moreno² et le début des années 1930, l'usage du psychodrame s'est considérablement développé. Le psychodrame psychanalytique a émergé comme alternative au *setting* face-à-face, mettant, par l'articulation entre mise en mots et mise en gestes, le corps et le jeu au centre de la scène analytique. Si on suit une autre piste, à savoir l'utilisation du langage du corps pour communiquer, on se souvient que D.W. Winnicott³ a, par exemple, mis en exergue l'utilisation de l'acte pour solliciter l'environnement comme un objet dont on appelle la réaction ; cet usage du corps s'inscrit dans l'articulation psyché/soma conceptualisée par Winnicott. Cette conception de l'acte s'appuie sur l'idée que souligne P. Aulagnier⁴ selon laquelle tout acte, dès les premières décharges motrices du bébé, a une fonction relationnelle. Cette motricité à potentiel symbolique n'aurait de sens qu'à être adressée à un objet ou à une instance.

Si on considère que le corps est le lieu où convergent les effets du sens donné aux aspects traumatiques infantiles⁵, le recours à l'acte⁶ potentialise les aspects traumatiques anciens et actuels de l'adolescent ou de l'adulte. Freud⁷ incluait dans le langage, non simplement l'expression des pensées en mots, mais aussi le langage des gestes et toute forme d'expression psychique. Sur un versant plus psychopathologique, comme l'a montré la tentative de suicide de la jeune homosexuelle⁸, l'autre est alors pris à témoin dans un langage de l'acte adressé à l'objet.

C'est sur cet aspect relationnel que nous centrons notre propos, pour montrer comment, par la pratique du psychodrame psychanalytique – ici en institution –, la mise en jeu de la problématique d'une jeune femme passe par un usage du corps interprétable comme les mots. Ce langage du corps, incluant les gestes comme les mises en acte, est d'autant plus fécond qu'il relève d'un insu chez le patient, et qu'il représente une authentique adresse transférentielle. Comme les actes symptomatiques ont pour but inconscient de créer un espace relationnel, dans ce dispositif transitionnel, les mises en actes font partie intégrante du matériel et sont accueillies comme telles et non comme l'expression d'une résistance⁹. Le transfert de l'équipe du psychodrame sur le cadre implique notamment la croyance dans les potentialités élaboratives du jeu, impliquant un étayage dans et par le jeu pour permettre un réinvestissement par le patient d'un espace psychique déserté, entre fantasme et réalité.

Cette restauration d'un espace transitionnel et ludique suppose une pratique dans laquelle la règle du jeu et la liberté se combinent et s'harmonisent. Cette

2. J.L. Moreno, *Psychothérapie de groupe et psychodrame. Introduction théorique et clinique à la socioanalyse*, Paris, Puf, 2007.
3. D. W. Winnicott, *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.
4. P. Aulagnier, *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, 1986.
5. I. Vilela, « Cures de paroles : entre représentations de mots et représentations de choses », *Marges linguistiques*, 8, 2004, p. 139-152.
6. F. Houssier, « Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme agie d'appel à l'objet », *Annales médico-psychologiques*, 166, 9, 2008, p. 711-716.
7. S. Freud, « L'intérêt de la psychanalyse » (1913), dans *Résultats, idées, problèmes*, 1, Paris, Puf, 1944, p. 187-214.
8. S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1973, p. 245-270.
9. S. Freud, « Remémoration, répétition et élaboration » (1914), dans *La technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1953, p. 105-115.

combinaison entre règle du jeu et potentiel d'improvisation est au cœur du dispositif psychodramatique.

À partir du moment où l'enfant peut nommer ses affects, il a à sa disposition un moyen de les élaborer beaucoup plus efficace que la décharge immédiate de ces affects par la motricité¹⁰. Il n'en reste pas moins qu'il y a un caractère inassimilable dans le message adulte, lié au sexuel génitalisé, que l'enfant ne peut que refouler ou constituer en crypte. Les « signifiants énigmatiques¹¹ » auraient pour particularité de pouvoir constituer des restes traduisibles psychiquement, sous la forme de représentations. Sur le plan psychopathologique, à travers le symptôme, le sujet traduit ce que les parents n'ont pu intégrer psychiquement, le langage d'un autre, à la façon d'un interprète.

La tendance à agir ces conflits inélabrés raconte l'histoire d'une rencontre qui n'a pas eu lieu. L'ombre de l'objet non rencontré tombe sur le geste, il tombe sur l'acte en creux, d'où l'intérêt de mettre l'acte au cœur de la scène intersubjective par le dispositif psychanalytique. Ce travail de liaison entre mots et corporéité passant par l'adresse transférentielle est illustré dans le psychodrame individuel de Laure, âgée de 20 ans.

Laure ou la tuante séparation

La prise de contact, entre chagrin et angoisse d'abandon

Laure est arrivée à l'hôpital de jour il y a deux ans ; la psychiatre référente nous l'adresse peu après son arrivée. L'échange préalable en réunion de synthèse indique que Laure oscille entre des moments de scarification, des conduites sexuelles à risque et diverses consommations anarchiques de produits toxiques. L'indication pour le psychodrame est discutée de façon significative : elle est sous-tendue par l'idée d'un autre espace transférentiel – elle suit une psychothérapie psychanalytique depuis quatre ans – qui l'aiderait à remplacer les actes symptomatiques par une mise en acte dans le jeu.

Depuis le début de son adolescence, son parcours est devenu assez chaotique, émaillé d'hospitalisations en cliniques privées suite à des passages à l'acte le plus souvent auto-agressifs. La forme agie de ses conflits, ainsi que les enjeux de perte et d'abandon, laissent envisager une problématique limite sur fond d'adolescence prolongée.

Laure est une jeune femme plutôt souriante qui aime habiller ses rondeurs de vêtements colorés. Dans ce premier temps de rencontre entre Laure, le meneur de jeu et les quatre cothérapeutes, l'alliance thérapeutique passe par un double mouvement : la monstration de sa problématique, et une activité interprétative discrète du côté du meneur de jeu, passant avant tout par les propositions des cothérapeutes dans le jeu.

Laure est la cadette de trois filles. Une première tentative de suicide intervient l'année du baccalauréat, obtenu avec une mention « très bien ». C'est une scène que Laure joue au psychodrame, exprimant le clivage entre la joie de ses parents et son sentiment de désastre intérieur. Pendant le dîner organisé pour fêter sa réussite, elle a le sentiment que tout en elle se délite. Elle avale des médicaments qu'elle va en partie vomir.

La Shoah a marqué l'histoire familiale, les grands-parents maternels se sont connus dans les camps de concentration. Le grand-père paternel s'est marié

10. F. Houssier, C. Duchet, « Métaphores et sexualité : le langage, entre symbole et processus primaire », *Filigiane – Écoutes psychothérapeutiques*, 20, 1, 2011, p. 45-54.

11. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 1987.

trois fois en Pologne. On a tu au père de Laure le décès de sa mère biologique lors d'un accident médical, lui faisant croire que sa mère « adoptive » était sa vraie mère. Laure décrit sa mère comme constamment inquiète, exerçant ainsi une emprise sur elle, et son père comme lointain, déprimé, absorbé par son travail et préférant son monde personnel à des moments avec sa fille. Pourtant, le père apparaît à travers la relation qu'elle a avec un ami de ce dernier, lui-même père d'une fille et peu disponible. Les scènes portant sur le lien avec son père seront jouées dans une tonalité lourde de tristesse et de chagrin.

Dès les premières séances, Laure joue la confusion, l'agressivité contre l'imgo maternelle, et surtout sa terreur de la séparation : après avoir nié toute importance de sa mère, elle finit par dire dans un souffle, comme un aveu : « Parler d'elle, cela va me tuer. » Plus tard, alors que le psychodrame va s'interrompre pour les vacances de Noël, elle déclare : « La grande affaire de ma vie, c'est l'abandon. »

Comme en écho, Laure a du mal à quitter sa place assise, à côté de meneur de jeu, avant de jouer une scène ; lorsqu'elle joue, elle se place parfois très près physiquement du meneur de jeu.

Au retour des vacances, elle dit avoir hésité jusqu'au bout avant de reprendre le psychodrame. Elle joue une scène de boulimie, elle dévore du fromage sous la couette. Sa tendance au repli s'accompagne de régressions orales, représentées régulièrement au psychodrame : médicaments, alcool et nourriture sont ingérés dans des moments d'ennui, de solitude et d'angoisse.

Quand le transfert s'engage : ambivalence et explosivité

Une séance au retour des vacances marque un tournant transférentiel lié à une plus grande implication corporelle dans le jeu. Pour la première fois, Laure peut exprimer crûment sa destructivité envers l'objet. Dans une scène, à partir de l'allusion d'un cothérapeute, elle fait exploser le meneur de jeu. Sa violence se déchaîne contre ce dernier, dépecé, arraché, éviscéré puis jeté « comme une merde » dans les toilettes dans lesquelles elle envoie une bombe. Le transfert s'engage dans la négativité, mais la haine passe par une adresse à l'objet grâce à l'instauration d'une zone intermédiaire entre sa destructivité, souvent tournée contre elle, et sa mise en représentation dans le jeu. L'espace du jeu permet l'alternance ondoyante, à la façon d'un viatique, entre fantasme et mise en acte, entre scène jouée et reprise dans la parole.

Régulière à ses séances de psychodrame, il arrive que Laure ne puisse dissoudre l'angoisse dans l'oralité (alcool, haschisch, boulimie) et l'errance, alors elle se scarifie : elle se coupe au niveau des poignets avec un rasoir jetable déjà utilisé. Mais plutôt que de parler de scarification, terme qu'elle connaît, elle évoque spontanément « la blessure » qu'elle s'inflige dans ces moments de déréliction. Elle associe sur le fait que, dans la même journée, elle appelle sa mère dans l'espoir de la voir, tout en lui cachant sa souffrance.

Paradoxalité et conflits identificatoires

Laure évoque un épisode qui reviendra à plusieurs reprises dans les scènes du psychodrame : celui d'un voyage à l'étranger avec son petit ami qui la « largue » dans cette ville inconnue. Elle ne sait pas comment revenir à Paris et

« un sentiment d'inquiétante étrangeté » fait surface. Laure erre dans les rues inconnues jusqu'à ressentir un mur qui la sépare des autres. De retour du jeu, elle se souvient que c'est sa mère qui était présente à son retour de voyage, alors qu'elle s'était alcoolisée jusqu'à rendre pendant le trajet en avion, ayant encore du vomi dans les cheveux à l'atterrissage ; elle est alors décidée à s'ouvrir les veines. Cette façon de se déchéter, déjà représentée dans le transfert – l'analyste merdique –, renvoie à l'ambivalence dans le lien à la mère, celle qui peut la bercer/réparer tout en remobilisant par son emprise des désirs meurtriers. Cette ambivalence met en tension un paradoxe insoutenable, à éliminer dans des conduites anti-pensée, celui de haïr l'objet dont elle se sent dépendante ; cette torsion psychique liée à un paradoxe particulièrement vif à l'adolescence est aussi une source de conflit identificatoire¹².

Laure semble très identifiée à une mère phallique : elle met en jeu un trajet en bus dans lequel voyagent deux « femmes flics » dont l'une porte un pistolet. Elle s'approche de la cothérapeute incarnant une policière et a très envie de demander l'arme pour tirer sur tout le monde, s'appropriant ainsi l'omnipotence destructrice maternelle. Dans d'autres scènes – notamment une au cours de laquelle le rapproché physique avec une cothérapeute sollicite l'intervention du meneur de jeu pour rappeler la règle de l'interdit du toucher –, elle craint ce rapproché avec cette imago maternelle inquiétante, notamment en résistant à tout mouvement régressif : elle ne pense à rien, ne veut pas parler de ses parents alors même qu'elle les cite.

Des utilisations psychothérapeutiques du langage au corps

Le psychodrame est un espace de réflexivité des actes négatifs, dans une zone plus sécurisée via le dépôt diffracté des émois transférentiels ambivalents. Comme l'indique R. Roussillon¹³, un mauvais accueil du bébé exacerbe sa pulsion de mort et entrave l'organisation pulsionnelle première. L'enfant non désiré, ou contre lequel se mobilise d'emblée une hostilité inconsciente, voit s'intensifier des mouvements destructeurs ou une violence réactionnelle contre ceux-ci. L'intensification des mouvements auto et hétéro-agressifs s'articule chez ces enfants avec le sentiment d'être comme une espèce de « sac à merde » mauvais.

Le corps métaphorise la scène, et les actes racontent une histoire scénarisée : pour Laure, le sentiment d'abandon, d'être une enfant « merdique » décevante et remplie de haine, à reconforter et à bercer, apparaît dans une série de scènes préreprésentées dans l'échange initial avec le meneur de jeu.

Le positionnement du psychanalyste ouvre sur l'alternance entre présence et absence pour proposer une discrétion objectale lorsque le patient fait un récit et implicitement se raconte, tout en étant présent aux moments de déréliction ou de sentiments de vide desubjectivants, et donc desubjectivants. Le psychodrame permet de délier pour relier, dans l'aller et retour entre jeu à ciel ouvert et reprise dans le transfert-but avec le meneur de jeu. L'alternance entre présence et absence du psychanalyste ouvre un jeu dans le jeu, un fort-da permettant de trouver une enveloppe de contenance face au déferlement pulsionnel et représentationnel qui peut advenir dans le jeu. L'alternance rythmique tenu-lâché permet une mise en forme archaïque rétablissant une continuité à partir d'éléments discontinus, en lien avec la présence et l'absence de l'objet¹⁴.

12. F. Houssier, « Vœux parricides et fantasmes de dévotion. De la désidérialisation du père à l'adolescence », *Psychiatrie de l'enfant*, LV, 2, 2012, p. 563-579.

13. R. Roussillon, « Violence et échec de l'intrication pulsionnelle », dans F. Marty, *Transformer la violence ? Traumatisme et symbolisation*, Paris, In Press, 2007, p. 40-60.

14. P. Israël, R. Prat, « Modèle du rêve, modèle du jeu. Une approche psychanalytique des états-limites », communication au congrès de l'IPA, Chicago, 2009.

C'est par la garantie de cette remise en tension de la présence de l'objet que la mise en sens et l'intensité des éprouvés ne sont pas source de désorganisation ou de dépersonnalisation, malgré la régression induite dans et par le jeu : pour Laure, c'est seulement après avoir pu mettre sa haine en jeu (détruire la mère-analyste) qu'elle a pu confier ses rêves et ses désirs.

L'analyste combine l'agir et la parole et, ce faisant, propose un modèle de jeu. La reprise après coup du jeu est essentielle à l'appropriation subjective de l'expérience psychocorporelle ludique. Lié à la pulsion, l'affect mis en forme dans le jeu prend sa source dans les relations aux premiers objets d'amour ; l'affect est alors cristallisation d'une réminiscence, comme l'indique Freud¹⁵. Ici, l'affect est en quête de représentation qu'il remplace le temps de l'élaboration des représentations qui lui sont liées. Si « penser, c'est agir à titre d'essai¹⁶ », on peut retourner la formule : agir à titre d'essai, c'est penser.

L'impact mutatif du psychodrame, entre parole et acte, est une répétition des processus à l'origine même de la construction psychique. Les actes mis en jeu trouvent une reformulation langagière renforçant et explicitant le sens. Par l'usage du corps comme objet-source de messages émis, la dimension transféro-contre-transférentielle, y compris dans sa valence libidinale, est privilégiée, plus accessible. Lorsque Laure vient avec son bonnet, elle agit pour la séance un émoi transférentiel directement perceptible, à l'œil nu. Cette situation n'est pas spécifique du dispositif psychodramatique, mais la dramatisation des affects dans le jeu renforce la fonction d'appel au langage du corps et des actes, à la démonstration. La présence des cothérapeutes ne mobilise pas seulement la diffraction du transfert ; elle organise une scène jouée-vue qui renvoie à la fonction exhibitionniste et d'adresse à l'objet de toute mise en acte.

Haine et conflit identificatoire

Laure est souvent désarçonnée par le jeu des cothérapeutes, voire choquée qu'ils ne respectent pas un certain réalisme. L'imaginaire qu'elle ne peut ramener à une réalité événementielle la perturbe dans le jeu. Le meneur de jeu, représentant du *game*, lui suggère que l'irrationnel est possible, dicible dans le contexte du psychodrame. Il propose ainsi une séduction tempérée *via* la pratique d'un *play* partagé aux accents régressifs, joué avec les cothérapeutes. À ce moment-là, régresser prend la signification d'agir dans le jeu, pour ne pas agir en dehors d'une aire de jeu, contre elle et sa capacité à penser ses pensées.

De multiples scènes sont jouées avec différentes figures de petits amis, depuis son adolescence. À ses yeux, les hommes sont « débiles », ou encore clandestins, dealers, malades ; ils lui font vivre, parfois dans une violence retenue, un intense sentiment d'humiliation. Surtout, ils ne peuvent se mesurer au père auprès duquel elle veut conserver sa place, dans un scénario de séduction relayé transférentiellement dans le lien au meneur de jeu.

Les hommes qu'elle attend n'arrivent jamais. « Ce sont des merdes », dit-elle durant une scène où elle se sent débordée, submergée par la haine, haine qui rejaillit sur elle dans cet aveu : « Je ne peux même pas me suicider, je suis coincée. » Avant que d'être retournée sur elle, l'hostilité est adressée au père, dans une nouvelle formulation fécalisante évoquant une confusion entre les imagos maternelle et paternelle.

15. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Puf, 1916.

16. S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1956, p. 307-396.

En lien avec ce qui a été joué, le meneur de jeu propose l'hypothèse que lorsqu'elle est pleine de haine, elle pourrait se sentir comme un garçon, celui qu'elle a pu imaginer que ses parents attendaient à sa naissance après avoir eu deux filles. Dans ce fil identificatoire conflictualisé, elle évoque le souvenir de son père demandant qu'elle s'occupe de lui durant ses vieux jours, instaurant un lien de dépendance envers ses deux parents. Le père n'est donc pas absent dans le sens de la carence de représentations le concernant, mais associé à une figure de séduction incestueuse peu tiercéisante vis-à-vis du lien avec sa mère.

Tempête sous un crâne : le bonnet protecteur

Depuis le retour des vacances d'été passées dans un kibboutz dans sa famille paternelle, Laure parle beaucoup, s'opposant à faire des propositions de jeu ou à en accepter. Elle souhaite garder un lien privilégié avec le meneur de jeu, ne pas le lâcher pour aller jouer avec d'autres. Il arrive qu'en pleine scène, elle s'interrompte ou semble se retrancher dans ses pensées, se figeant alors physiquement dans une attitude immobile, le regard fixé sur le lointain. Elle argumente qu'il est difficile pour elle de se laisser aller à jouer en lien avec les cothérapeutes.

La séance suivante, elle se présente au psychodrame avec un bonnet en grosse laine enfoncé sur sa tête, mise en acte visant à nous montrer qu'elle cherche à se protéger de nous, de ce qu'on voudrait lui mettre dans la tête. Elle fait remarquer qu'elle ne souhaite pas le retirer, qu'elle se sent moche, ridicule, habitée de choses indicibles dont elle ne peut parler au psychodrame. En psychothérapie, « j'ai mis des années à pouvoir me confier, et encore » dit-elle. Laure évoque la nécessité « d'un endroit clos » pour pouvoir dire les choses. Lors de cette séance, ce qui s'échappe pourtant du bonnet est la narration d'un rêve : elle fait pipi toute nue sans murs autour. Son désir teinté de s'exhiber à la vue de tous reviendra ultérieurement dans le jeu, malgré la honte que cela mobilise.

Comme en écho à ces murs non protecteurs, à la séance suivante, en attendant d'entrer dans la salle du psychodrame, elle nous entend parler entre nous. Elle dit, mécontente, que nous pourrions fermer la porte. Elle nous reproche de parler de n'importe quoi et de ne pas nous occuper d'elle, dans une scène primitive de groupe dont elle serait exclue. Nous jouons cela, pour remettre en jeu ce qui a été perçu à la lisière de l'espace du psychodrame. Après le jeu, un moment de silence émerge, ouvrant sur le récit d'un autre rêve : elle est placée par sa mère dans un foyer où se trouvent des patients de l'hôpital de jour. Il s'agit d'un lieu à la fois intime et communautaire. Elle y a sa chambre et dans ce foyer, la nourriture est très bonne. Cette scène est jouée, le meneur de jeu intervient au cours de la scène pour lui demander si ce foyer pourrait ressembler au psychodrame : un endroit dans lequel elle ne sait pas vraiment où elle se trouve. Elle répond n'avoir pas pensé au psychodrame, cependant elle remarque qu'elle a rêvé dans la nuit précédant cette séance. À la fin de la séance, elle parle de sa mère qui avait envisagé de lui trouver un autre lieu de vie que son studio. En l'absence de sa mère, elle est préoccupée par la vérification que sa mère reste en elle et ne l'abandonne pas pour aller vivre sa vie, au moment où elle se sent devenir plus autonome. Laure ajoute qu'elle nous aime bien et que, malgré le sentiment d'abandon ressenti à la fin de chaque séance

(« Mais ça ne dure qu'une demi-heure », se plaint-elle), elle fait des efforts pour venir au psychodrame.

Le jeu, pour créer/trouver

De nombreuses scènes mises en jeu par Laure ont concerné des souvenirs encore proches, issus de son adolescence vive. Comme le bébé se rend compte lorsqu'il marche qu'il s'agit d'un progrès triste¹⁷ – il prend conscience de la distance qu'il a mise avec l'objet –, l'absence de perlaboration du processus d'adolescence fait resurgir le sentiment de perte de l'illusion d'emprise omnipotente sur la mère. L'effraction de cette illusion nécessaire dans le lien mère-bébé peut laisser une empreinte traumatique, que le processus d'adolescence potentialise.

Contrairement à ce qui est généralement considéré¹⁸, le psychodrame ne sert pas seulement à des sujets dont la carence de capacité à rêver rend nécessaire la recréation d'un espace intermédiaire de jeu. Pour Laure, les capacités de fantasmatisation ne sont pas endommagées, c'est davantage les conflits et leur caractère traumatique qui rendent nécessaire la relance de la capacité à jouer/trouver des représentations suffisamment bonnes à intérioriser. Autrement dit, ce sont les conflits restés en instance de traduction et la trouvaille des liaisons donnant de nouvelles significations qui donnent au psychodrame son potentiel élaboratif.

Dans l'orientation de la cure, la reconnaissance de la blessure narcissique compose avec l'interprétation des liens infantiles *via* la dynamique transférentielle. Pour Laure, les enjeux de perte vécus comme traumatiques sont pris à la fois dans des enjeux de séduction mais sont aussi teintés d'autodévalorisation et d'empêchement dans la réalisation de ses projets. Cependant, un an après le début du psychodrame, les attaques du corps sont devenues plus rares, et sa présentation est devenue plus féminine. Le psychodrame semble participer de l'élaboration du corps sexué et de la haine du corps par sa mise en jeu « in vivo » dans le processus analytique. L'amour et la destructivité deviennent progressivement suffisamment séparés pour pouvoir être liés. Le meurtre de l'objet devient alors possible sans traduction dans la réalité externe ni dans celle du corps.

Le dispositif du psychodrame s'apparente à une enveloppe à double feuillet liant jeu et après-coup, scène jouée à plusieurs et retour à une situation duelle avec le meneur de jeu. Pour les parents comme pour les thérapeutes, il est question de survivre mais aussi de rester créatif dans le lien, précoce ou actuel. Pour l'analyste-meneur de jeu, il est question de donner du sens pour élaborer des expériences sensorielles chaotiques, dispersées, déliées, en travaillant l'articulation du détruit/créé.

Conclusion

Laure n'est pas sans évoquer l'adolescence comme un temps de reprise des traumatismes infantiles ; dès les premiers cas d'adolescentes, comme Emma¹⁹, on voit apparaître l'aspect biface de la reviviscence traumatique. Si l'interprétation de Freud porte avant tout sur la dimension objectale, dans le sens historique et sexuel, on peut aussi insister sur l'aspect narcissique de l'impact traumatique

17. B. Golse, R. Roussillon, *La naissance de l'objet*, Paris, Puf, 2010.

18. J.-M. Dupeu, *L'intérêt du psychodrame analytique*, Paris, Puf, 2005.

19. S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895), Paris, Puf, 1978.

actuel de la scène ; le rire moqueur du garçon commis est vécu par Emma comme une cuisante humiliation la poussant à fuir la source d'excitations débordantes ; l'envers de l'humiliation et du sentiment d'impuissance qui l'accompagne serait ici le port ostensible par Laure d'un bonnet anti-effractif : une protection externe signalant la fragilité des enveloppes protectrices internes.

Historiquement, nous avons repéré comment, notamment par la prise en charge des adolescents et des problématiques limites, la cure type est devenue un dispositif paradigmatique mais non applicable à chaque situation clinique²⁰. L'idée, voire l'idéal de la cure type, tout en restant un modèle, est aujourd'hui considérée comme une épure, ce qui correspond à l'évolution des idées : la cure est nécessaire quand elle est possible, mais elle ne peut à elle seule accueillir la variété des problématiques cliniques. Un renversement de perspective a eu lieu : ce n'est plus le patient qui doit « entrer » dans un cadre spécifique, mais plutôt la pratique analytique qui est aménagée en fonction des besoins psychiques spécifiques de chaque patient. René Roussillon²¹ a pu en inférer que les psychanalystes qui ont l'écoute dans plusieurs dispositifs, avec plusieurs publics, seraient souvent plus créatifs. Ceux-ci auraient davantage un dispositif au cas par cas en tête, non généralisé et par conséquent moins idéalisant, mettant à distance le risque que la psychanalyse devienne une sorte de machine à influencer fétichisant la théorie de sa pratique

Résumé

Le dispositif de la cure analytique, privilégiant les mots et associations verbales, pourrait nous faire oublier les enjeux psycho-corporels et leur fonction messagère, directement mis en jeu dans la pratique du psychodrame analytique – ici en institution. En rappelant que ce langage corporel est inscrit dans les premiers liens, les auteurs explorent, à partir du psychodrame d'une jeune femme, ce dispositif transitionnel où les mises en actes sont autant d'adresses transférentielles au meneur de jeu, à même de remplacer progressivement les actes symptomatiques autodestructeurs.

Mots-clés

Psychodrame, angoisse d'abandon, langage du corps, adresse transférentielle, actes autoagressifs.

20. F. Houssier, *Anna Freud et son école. Créativité et controverses*, Paris, Campagne-Première, 2010.

21. B. Golse, R. Roussillon, *op. cit.*